

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

VOL. 96

Fondée le 1er
Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 12 JANVIER 1922

5c le numero

NO. 2

Depart du Croiseur "Jeanne d'Arc"

LE COMMANDANT STOTZ ET SON ETAT-MAJOR VISITENT LES LOCAUX DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE LA VILLE.

Mardi dernier, le capitaine de vaisseau Jean Stotz, commandant la Jeanne d'Arc, et son état-major visitèrent les institutions dirigées à la Nouvelle-Orléans sous les auspices de la colonie française. Ils se rendirent d'abord au local de la société française de bienfaisance, où ils furent accueillis avec la plus grande bienveillance par le président de cette société, M. J. M. Vergnolle, Chevalier de la Légion d'Honneur, ainsi que par plusieurs des membres de la direction de cette très louable institution. L'hôpital moderne de la société française fut visité avec le plus grand intérêt par le commandant Stotz et ses officiers, qui adressèrent leurs plus vives félicitations à M. Vergnolle et à tout le personnel de l'établissement. Un punch fut servi et des toasts furent échangés entre M. Vergnolle et le commandant Stotz. De là, les officiers de la Jeanne d'Arc se rendirent à l'Union Française, où ils furent reçus par M. Georges Legrand, président de cette société, et par le conseil d'administration.

Le commandant Stotz et ses officiers firent une inspection de l'école des petites filles dirigée par l'Union Française; un compliment fut dit par une des petites élèves, à laquelle le commandant adressa de chauds remerciements. Cette cérémonie intéressante prit fin dans la salle où conseil d'administration ou un punch fut servi.

Le commandant et ses officiers se rendirent à l'avant au local de la Société Française du 14 Juillet. Ils furent reçus à cet endroit par M. Octave Garsaud, président de la société, qui leur fit les honneurs de son vaste et élégant établissement. Les élèves de l'école du 14 Juillet, réunies dans la salle des fêtes, accueillirent avec le plus grand enthousiasme le commandant Stotz et ses officiers. Un des leurs fit un très joli compliment au commandant. M. Garsaud prit alors la parole, et fut suivi par le commandant, qui lui adressa de chaudes paroles de félicitations. Des toasts furent échangés dans la salle du conseil d'administration et un punch fut servi au commandant et aux officiers.

Au local de la Société du 14 Juillet, une délégation des membres de la société des "Enfants de la France" fut présentée par son président, M. Jean Daribère. Dans cette tournée très intéressante, le commandant et ses officiers furent accompagnés du très zélé consul de France à la Nouvelle-Orléans, M. Unguehard, et de MM. J. M. Vergnolle, Octave Garsaud, Charles de la Vasselais, André Lafargue, Etienne Anouilh et Jean Barbé. Nous sommes persuadés qu'à la suite de cette visite fort intéressante, le capitaine Stotz et ses officiers emporteront le meilleur souvenir du travail efficace accompli par la colonie française à la Nouvelle-Orléans.

POUR RENDRE LA GUERRE PLUS HUMANITAIRE

Munich.—Le prince Rupprecht, de Bavière, est d'avis que la conférence de Washington peut beaucoup améliorer les méthodes de guerre. L'exhéritier du trône de Bavière, qui est un pacifiste, ne croit pas qu'il sera possible à l'humanité d'abolir la guerre, mais il pense que la conférence de Washington fera accepter des méthodes de guerre plus humanitaires que celles dont on s'est servi pendant la dernière guerre.

Le prince Rupprecht pense qu'on devrait abolir les bombardements aériens. Il mentionne le bombardement de Karlsruhe, où 122 enfants ont été tués, et les nombreuses victimes faites en France par les avions allemands. "J'ai toujours été fortement opposé à l'usage du gaz asphyxiant, dit-il, et je n'ai pas caché mon opinion là-dessus. On peut prétendre que le gaz est une arme nouvelle, mais il y a d'autres armes nouvelles qui ont dû être abolies par la suite. Il fut un temps où on se battait avec des flèches, mais quand vint la mode d'empoisonner les flèches, il fallut abolir cette méthode inhumaine.

"Dans mon opinion, la guerre devrait être confinée aux combattants seulement. Il ne convient pas d'attaquer la population civile. Pour des raisons analogues, je crois que les canons à longue portée devraient disparaître.

Les "Maisons Claires"

UNE AUTRE GRANDE FÊTE AURA LIEU PROCHAINEMENT

L'Abeille a déjà entretenu ses lecteurs de la très jolie fête organisée par Madame Hugues J. de la Vergne et son comité de dames au profit de l'œuvre des "Maisons Claires." Cette fête a obtenu un si vif succès qu'il a été décidé de la redonner le 5 février prochain au même local: Athénæum.

Nos lecteurs savent combien l'œuvre des "Maisons Claires" est méritoire. Il s'agit de trouver les fonds voulus pour construire des maisons bien aérées et ensoleillées où les malheureuses victimes de la phthisie, particulièrement des enfants de ceux qui ont succombé pendant la grande guerre, sont recueillis et soignés avec le plus grand dévouement.

Le comité, dont Madame de la Vergne est la zélée présidente, promet que cette fête aura tout l'éclat et le retentissement de la première. Nous invitons le public à s'y rendre en grand nombre et à faire ainsi œuvre de philanthropie franco-américaine.

Nous publierons dans notre prochain numéro le programme de cette fête.

La Femme Americaine

Un article des plus veridiques PAR M. PAUL BOURGET

Une apothéose de la femme, qui est le trait original de la "société" en Amérique, est d'abord et surtout l'apothéose de la jeune fille. Ces mots si simples sont encore deux mots à traduire, car il est probable que, sur tous les points, en réservant, bien entendu, celui de l'honneur, ils expriment exactement le contraire aux Etats-Unis et en France. Ce qui frappe tout d'abord le voyageur qui a tant entendu parler de ces jeunes filles américaines, c'est l'impossibilité absolue de les distinguer des jeunes femmes. Le fait si commenté qu'elles aillent et viennent toutes seules ne suffit pas à établir cette confusion. L'identité va plus loin. Elles ont les mêmes bijoux, les mêmes toilettes, la même liberté du rire et de la parole, les mêmes lectures, les mêmes gestes, la même beauté déjà tout épanouie, et, grâce à l'invention du "chaperon," il n'y a pas une partie de théâtre ou de restaurant, pas un thé où elles ne se rendent, toujours seules et sur l'invitation de n'importe quel homme de leur connaissance. La qualité de cette surveillance officielle est mesurée par cet autre fait que la jeune fille en l'honneur de laquelle le bachelier organise une partie choisit, d'ordinaire, ce chaperon elle-même. Plus ce chaperon est jeune, plus il est apprécié. La jeune veuve et la grass widow—la jeune femme séparée, divorcée, ou simplement isolée de son mari momentanément—remplissent les conditions idéales du rôle. Autant dire que ces jeunes filles, assises chez Delmonico en compagnie de trois jeunes gens et dudit chaperon, ou qui s'en vont prendre le thé chez un autre jeune homme, sont aussi libres que si elles n'avaient personne pour répondre d'elles qu'elles-mêmes. Cette habitude de se gouverner sans contrôle se manifeste par cette assurance singulière de leurs physionomies. Un des hommes les plus aimables de New-York, et qui est un poète, a eu l'idée de se composer un musée de miniatures où il a fait figurer avec leur permission toutes les beautés professionnelles de sa ville. Je me souviens qu'en examinant à la loupe les vitrines sous lesquelles sourient cette centaine de jolis et fins visages, je cherchais à deviner ceux sur qui le mariage avait passé, et je ne le pouvais pas. Que leur apportera-t-il, en effet, de plus quand il viendra? Des devoirs, un mari à subir, des enfants à soigner, une maison à tenir. Aujourd'hui, la jeune fille n'a le poids d'aucune de ces chaînes. Elle le sait, et qu'elle jouit de son temps le meilleur. La plupart ne s'en cachent pas.

—Il faut bien nous amuser avant le mariage, me disait gaiement une d'entre elles. Est-ce qu'on sait ce qui viendra ensuite?

Les procès en divorce, dont les journaux publient de temps à autre le compte rendu, prouvent que cette jeune personne avait autant de bons sens que de beauté. Pour ma part, et après avoir regardé de près bien des conditions humaines, je crois que, pour un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, les chances les plus complètes de bonheur sont d'être un Anglais de bonne famille achevant ses études à Oxford, et, pour une jeune fille, d'être née Américaine, d'un père qui a fait sa fortune dans les mines, les chemins de fer ou les spéculations de terrain, et d'arriver avec de bons parrains dans la société de New-York ou de Washington.

PAUL BOURGET, de l'Académie Française.

LE TOUR DU MONDE DE LA CHANSON

MM. CHARTON ET GUITTON ARRIVENT A LA NOUVELLE-ORLEANS

Nous prenons plaisir à annoncer à nos lecteurs l'arrivée à la Nouvelle-Orléans de MM. Georges Charton et Maxine Guignon, deux interprètes éminents de la bonne et saine chanson française.

MM. Charton et Guignon nous viennent à la suite d'une tournée triomphale à la Guadeloupe, à la Martinique et à Haïti, où ils laissèrent la meilleure des impressions.

MM. Charton et Guignon sont également poètes-compositeurs de grand mérite. Ils font partie de la vieille école Montmartroise dont nous avons si souvent parlé et dont il n'est plus à faire l'éloge, puisqu'elle a déjà fourni à l'Académie Française plusieurs des membres les plus éminents de cette docte compagnie.

MM. Charton et Guignon ont à cœur partout où ils passent de faire vibrer l'âme française et de porter haut le drapeau immortel de leur pays. Nous leur souhaitons dès maintenant la plus entière bienvenue et nous applaudissons d'avance au succès qu'ils obtiendront certainement partout où ils se feront entendre.

Nous aurons du reste l'occasion d'en reparler. Aujourd'hui, nous nous contentons de les présenter à nos lecteurs et de reproduire les vers excellents qu'ils ont bien voulu consacrer aux néo-orléanais.

Le Marechal Foch CHEZ LES "FRANCO-AMERICAINS"

Le maréchal Foch est de retour en France après sa tournée triomphale aux Etats-Unis.

Il a couronné sa visite aux Américains par une accolade aux Canadiens-Français. Qu'au milieu des populations de Montréal et de Québec il se soit retrouvé dans une atmosphère de France, enchantée de notre langue, illuminée de notre sourire, lui Français qui ne le sache.

Mais qu'il ait rencontré la race et le parler de la vieille France, au cœur même des Etats-Unis, combien, parmi nous, s'étonneront!

Et je ne parle pas seulement de notre ancienne et charmante Louisiane, où les colons français du XVIIIe siècle ont laissé des survivances encore fécondes et toujours fidèles. Au nord-est de New-York, dans cette région qui se nomme jadis la Nouvelle-Angleterre, comme le Canada s'appelait alors la Nouvelle-France, un territoire assez restreint renferme un million et demi de Franco-Américains. C'est le titre même qu'ils se donnent, avec un mélange de tendresse et de fierté. Citoyens américains, profondément attachés à leur patrie; mais descendants de la vieille France, gardant l'orgueil et l'amour de leur race.

Dans certaines villes, on découvre là-bas des paroisses entièrement françaises. Je dis paroisses et non faubourgs ou quartiers. Car l'expression paroisse est le terme usuel, en ces populations, comme l'église est vraiment le lien et le foyer. Ce sont les mœurs canadiennes.

Les Franco-Américains, en effet, sont des Canadiens émigrés "aux Etats," mais demeurés compacts au milieu de leurs nouveaux concitoyens. Ils ont leurs paroisses catholiques; ils ont aussi leurs sociétés nationales. La plus importante est l'Union Saint-Jean-Baptiste.

Saint-Jean-Baptiste est le patron des Canadiens-Français. Sa fête est officiellement chômée dans toute la province de Québec. C'est "la Saint-Jean," comme en notre vieille France. Les Franco-Américains ont pieusement conservé ce culte. En se groupant, voici une vingtaine d'années, pour se soutenir entre eux, ils ont mis leur nouvelle association sous le patronage de Saint-Jean-Baptiste. Ils sont, aujourd'hui, sous cette bannière, un peu plus de quarante mille, en progrès continu. Leur fraternité est très chaude, très avenante et très généreuse; à la française; leur affaire, admirablement outillée, à l'américaine; ils possèdent une fortune sociale de dix-sept cent mille dollars (au change actuel, plus de vingt millions); avec ce capital, ils peuvent faire du bien; et ils en font.

Et, quand le maréchal Foch est arrivé chez eux, ils lui ont ménagé, dans cette France américaine, une réception, plus et mieux qu'enthousiaste, affectueuse. Ils l'ont accueilli, non seulement comme un grand allié, mais comme un grand frère. Ils lui ont ouvert les rangs de leur Union Saint-Jean-Baptiste et l'ont décoré de leur insigne.

Ils veulent garder, sous l'évocation du grand saint, leur patron, dont la dévotion leur fut léguée par la vieille France chrétienne, l'image du héros chrétien, leur associé désormais, dont le génie et la vertu ont sauvé la France nouvelle! FRANCOIS VEUILLOT.

LE COMMANDANT DE LA "JEANNE D'ARC"



LE CAPITAINE STOTZ

Nous publions ci-dessus la photographie du capitaine de vaisseau Jean Stotz, commandant le croiseur "Jeanne d'Arc," que nous avons été si heureux de féter à l'occasion de son récent séjour dans nos eaux. Le commandant Stotz s'est créé à la Nouvelle-Orléans de vives et précieuses amitiés, et sera mille fois le bienvenu à son retour l'année prochaine.

A NOS AMIS DE LA NOUVELLE-ORLEANS

C'est nous, oui, c'est bien nous, n'en soyez pas surpris, Deux chansonniers français, arrivant de Paris, Viennent de débarquer en la libre Amérique, Apportant leurs refrains gaulois et satiriques, Tous deux, porte-drapeaux de la Belle Chanson, Celle qui fait sourire et passer un frisson: Auteurs, compositeurs à l'humeur vagabonde, Ils ont voulu porter aux quatre coins du monde Le salut Montmartrois, le salut de Paris, Assurés qu'ils étaient d'être par tous compris, La Nouvelle-Orléans les attirait sans cesse; Ils y sont arrivés! Et comme une caresse, Aussitôt qu'en la ville on leur donna accès, Tout le monde autour d'eux s'exprimait en français. Pour nos deux Parisiens ce fut un trouble extrême, Si loin de leur pays, c'était "France" quand même; Aussi en entonnant les vieux airs de chez nous, Ils savent qu'à vos cœurs, cela semblera doux, Et que pour un instant vous revivrez l'image De la ferme, des champs, du clocher du village. Quand le maréchal Foch, ce Poilu Immortel, Vous apportant ici son salut fraternel, Est venu attester à tes fils, Amérique! Qu'un lien de sang, sacré, unit nos républicains, Deux petits chansonniers peuvent bien, eux aussi, Vous dire: Chers amis, si nous sommes ici, C'est afin d'épingler à votre boutonnière Du bel esprit français, une fleur printanière. Nous venons vous l'offrir simplement, sans façon, Modestes ouvriers de la bonne chanson, Nous n'avons qu'un seul but, une seule espérance! De faire aimer chez vous, toujours plus fort: La France. MAXINE GUITTON, GEORGES CHARTON.

MEURT A 97 ANS

M. Joseph Lala, âgé de 97 ans, propriétaire de l'épicerie de légumes du même nom du marché français depuis plus de trente ans, est décédé lundi en son habitation numéro 524 rue St. Philippe. Les funérailles du défunt ont été célébrées mardi après-midi. L'enterrement a eu lieu au cimetière St. Vincent de Paul.

M. Lala était natif d'Italie et demeurait à la Nouvelle-Orléans depuis plus de cinquante ans. Il est survécu par sa femme et deux fils, MM. John et Charles Lala.

Dans un Fauteuil

UNE IDYLLE A BORD

Sur le ponton où les invités s'embarquaient pour se rendre à bord du "Jeanne d'Arc," la jolie Ruth B... attendait, toute frémissante d'anticipation romanesque, l'arrivée du bateau-transbordeur. Dix-huit ans et de la ligne. Un corps encore frêle émettait dans un manteau descendant jusqu'à la naissance du mollet deux chevilles fines moulées dans des bas de soie, un visage agréable à peine rehaussé de fard et de poudre et deux grands yeux noirs émerveillés la campaient la comme l'incarnation blonde de la grâce juvénile. Le détail soigné de sa mise achevait de ravir.

Aussi, lorsqu'elle parut sur le pont du navire français, le premier aspirant qu'elle rencontra fut-il pris d'un éblouissement fatal à l'équilibre sentimental d'un jeune homme dont l'atmosphère des écoles avait conservé toute la fraîcheur de cœur et d'esprit. Il l'adora sur l'heure. Elle, le trouva, oh, charmant!... Paul C..., en effet, avait une figure vierge du rasoir. Ses traits réguliers, son teint bronzé de pur Latin et ses yeux bruns intelligents ne pouvaient échapper à des yeux altérés d'une soif toute neuve de conquêtes. D'ailleurs, rien comme le bord ne favorisait la naissance des sympathies spontanées!

"Voulez-vous faire prévenir quelqu'un, Mademoiselle?" Avec empressement, il prit pour un "non" un signe de tête destiné à exprimer simplement l'incompréhension. Il s'offrit à servir de cavalier. "Pâlez-vous Anglaise?" "Do you speak French?"

Et deux regards désemparés exprimèrent une détresse mutuelle tandis qu'elle secouait négativement sa jolie tête et qu'il enfonceait la sienne dans ses épaules en écartant les bras dans un geste d'ignorance. Ils restèrent un moment l'un devant l'autre, un peu gauches, en échangeant un sourire piteux.

Mais, comme l'orchestre entamait un fox-trot, il la prit triplement par la taille et ils commencèrent à danser. Hélas! leurs pas ne s'accordaient guère mieux que leur langage. Qu'importait d'ailleurs, puisque grisés mutuellement par leur attrait physique et la douceur de leurs manières, ils s'enveloppaient l'un l'autre dans une tendre indulgence.

La danse finie, il l'entraîna au buffet. Pour y parvenir, il plongea résolument dans la foule pressée qui en encombrait les abords en la tenant toujours par la main. Comme il ne put s'emparer que d'une coupe de champagne, l'autre ayant été renversée d'un coup de coude par un civil altéré, il la lui tendit. Elle la lui rendit à moitié vide. Il la finit. Et leurs yeux souriants communièrent dans l'intimité de la même idée: ils connaîtraient leurs pensées réciproques. Et puisqu'ils n'avaient réellement que ce moyen de se les communiquer, moyen agréable et à ce moment-là relativement facile, ils partagèrent de la même façon le contenu d'une seconde coupe.

Ils avaient maintenant perdu un peu de leur timidité. Leur rire un peu nerveux ne trahissait plus que la gêne de leurs sentiments contenus par la crainte et la pudeur. Tout les amusait, pourvu qu'ils soient ensemble. Ils eurent de la peine à s'apprendre leurs noms. Il dit le sien en se frappant la poitrine du doigt et lui demanda le sien en entraînant "You, you" et pointant ce même doigt vers son corsage. Il n'arriva jamais à la comprendre et se résigna à n'imiter que le son "Rous," ce qui les fit éclater de rire.

Ils se perdirent dans les différentes parties du navire, contents de se frôler coude à coude du épauole contre épauole dans les passages étroits ou de se tenir par la main quand il l'aidait avec sollicitude à descendre un escalier. Par des gestes comiques et gentils, il déplorait son impuissance à s'exprimer quand il essayait de lui expliquer l'usage des appareils de navigation ou le mécanisme des grands canons du bord.

A peine l'eût-il amenée à visiter son poste qu'il eût du regret. Il dut la présenter à un de ses camarades, beau garçon et doué du pouvoir mystérieux, magique et combien terrible à présent, d'émettre des paroles anglaises, imparfaitement sans doute, mais encore trop bien pour sa tranquillité. Il assailla, jaloux, à leur conversation, à laquelle il ne comprenait rien, éplânt le visage de Ruth pour y lire son sort. Devinant son inquiétude, elle ne put résister à l'instinct de coquetterie qui pousse la femme à faire souffrir l'homme aimé pour éprouver l'étendue de son pouvoir. Elle prostrua donc à l'adresse du jeune polyglotte les sourires de ses yeux et de ses lèvres, tous deux armés d'un charme dangereux.

Humilié et douloureux, malgré la peur du ridicule qui lui faisait craindre de monter du dépit ou du chagrin devant son camarade, Paul présentait une contenance navrée. Pendant que Ruth ne pouvait de-

Le Grand Evangeliste Gypsy Smith Preche a la Nouvelle Orleans



Gypsy Smith, grand évangéliste anglais, est en notre ville depuis jeudi dernier et il a obtenu jusqu'à ce jour un très grand succès.

Malgré le mauvais temps, une foule que l'on estimait à 5000 personnes remplissait la grande salle du tabernacle de la rue Cléo, jeudi soir. Gypsy Smith a fait sa première allocution publique ici, lors du banquet qui avait été organisé en son honneur par les "business men" de la ville et qui eut lieu jeudi au restaurant de la Louisiane.

M. H. J. Jumonville présenta Gypsy Smith à l'assemblée comme étant "l'homme qui avait parlé à plus de personnes sur des sujets religieux que n'importe quel autre homme du monde." Gypsy Smith parla de son enfance, des années qu'il passa au service de Dieu. Il fit remarquer aux hommes

d'affaires présents que, lui aussi dans son enfance, avait été un petit "business man" malgré que son "business" ne consistait qu'à vendre des épingles.

"Ce que je connais de la langue anglaise," dit Gypsy, "je l'ai appris qu'avec deux choses: la Bible et le dictionnaire;" voilà les livres avec lesquels je me suis instruit. "Je suis venu ici," continua-t-il, "avec l'intention d'être l'ami de tout le monde; je suis resté au front pendant la grande guerre pendant trois ans et demi; je suis allé dans les tranchées et j'y ai appris que les différentes religions ne font aucune différence aux armées. Je suis revenu de France moins sectateur qu'auparavant."

Plus de 300 pasteurs et représentants des églises protestantes de la ville étaient présents dans le Fatio de l'hôtel St. Charles jeudi après-midi, où la réception officielle de Gypsy Smith a eu lieu. M. le maire McShane est venu souhaiter la bienvenue au grand évangéliste. Malgré la pluie, la grande salle de réception de l'hôtel St. Charles était comble.

Le sermon que Gypsy Smith fit lors de la première réunion au tabernacle de la rue Cléo fut, comme tout ce que le grand orateur a fait jusqu'à ce jour, d'ailleurs, des plus intéressants. Gypsy parle avec grande facilité et éloquence, châte d'une voix claire et sonore et a le don de savoir se faire écouter. Il attire l'attention de tous ceux qui l'entourent comme un aimant attire l'a cier.

Parlant aux journalistes, Gypsy Smith a dit: "Vous êtes mes amis, vous donnez des ailes à mes paroles; je ne suis capable de parler qu'à quelques milliers de personnes à la fois, tandis que vous portez mes sermons à la connaissance de millions de personnes."

Gypsy Smith préche tous les jours, à l'exception de samedi, au Tabernacle de la rue Cléo, à 7 heures 45 du soir. Le dimanche il prêchera à 3.30 de l'après-midi et à 7 heures 45 du soir. Il prêchera aussi tous les jours, à l'exception de dimanche, dans la vaste salle du théâtre St. Charles, entre midi 10 et 12 heures 45.

Gypsy Smith restera à la Nouvelle-Orléans jusqu'au début du mois de février.

Mort de M. Farrar

LE GRAND AVOCAT EST INHUME AU CIMETIERE DE LA METAIRIE

Le grand avocat, Me E. H. Farrar, est décédé vendredi soir à Biloxi des suites de pneumonie. Il s'était retiré du barreau il y a environ trois ans par suite de mauvaise santé, souffrant de temps à autres de paralysie.

Me Farrar était très aimé à la Nouvelle-Orléans. Il était, comme dit un de nos confrères de langue anglaise, "un homme parmi les hommes." Il était toujours prêt à rendre service à ceux qui avaient besoin de lui. Il connaissait à fond la langue anglaise, et peu connaissant les lois comme lui. Sa mort a causé beaucoup de peine à un grand nombre de membres du barreau ainsi qu'à de nombreux citoyens de la ville et des environs.

Il était l'un des amis dévoués de l'Université Tulane et il avait été choisi par Paul Tulane en 1882 comme membre du conseil d'administration du grand collège néo-orléanais. Les funérailles de Me Farrar ont eu lieu au milieu d'une grande foule, composée d'amis du défunt, de représentants des autorités fédérales, municipales et de l'état, à l'église de la Trinité. L'enterrement a eu lieu ensuite au cimetière de la Métairie. Me Farrar était âgé de 72 ans.

LA DERNIERE VOLONTE

Du Célèbre Compositeur Français Camille Saint-Saëns, Membre de l'Institut.

Peu de temps avant son départ pour Alger, le grand maître informé son ami, M. André Hekking, l'émminent professeur de violoncelle au Conservatoire, que le surlendemain il viendrait déjeuner avec lui et "apporterait son plat," ce qui fut fait. Mais comme "plat," Saint-Saëns apporta un morceau de musique intitulé "Prière" et, assez ému, il le remit à André Hekking en lui disant: "C'est "Prière," que je viens de terminer, sera sans doute ma dernière composition. Je désire que vous l'exécutiez sur votre magique violoncelle à la cérémonie religieuse qui célébrera ma mort.

Ceci dit, il se mit joyeusement à table et quand il prit congé de son ami, il lui répéta: "Je compte sur vous, n'est-ce pas? Vous jouerez ma "Prière." Inutile d'ajouter que M. André Hekking respecta religieusement la dernière volonté de son illustre ami.

GRAND CONCERT au Restaurant Antoine

AVIS A TOUS CEUX QUI DESIRENT PASSER UNE AGREABLE SOIRÉE.

Sous les auspices du Consulat général de France, MM. Georges Charton et Maxine Guignon donneront un grand concert mardi soir, dans la vaste salle du Restaurant Antoine. MM. Charton et Guignon, deux interprètes de la bonne et saine chanson française, sauront, nous en sommes certains, amuser tous ceux qui iront les entendre.

L'HIVER CANADIEN NE SERA PAS LONG

Fruitland, Ont.—Un rouge-gorge est venu ici pour saluer la nouvelle année et un citoyen de la localité lui a généreusement offert pour son déjeuner les miettes de sa table. Cette visite si peu attendue, est, paraît-il, le présage d'un hiver peu rude et d'un printemps hâtif. La force d'un journal est ses abonnés.